



mon ami Terrier

un texte
de
Jean-François Paillard

7/ ne finit jamais son travail

Un jour, je rends visite à mon ami Terrier. Arrivé au quinzième étage de la tour Champfleuri de la ZAC de Notre-Dame-du-Bon Secours, je constate que la porte de son 2-pièces est grande ouverte. Je ne l'ai pas franchie de plus de deux pas qu'une pestilence fleurant le pétrole, la térébenthine, l'huile cuite, l'essence d'Aspic, l'œuf pourri, et peut-être même la merde m'a déjà sauté à la gorge. (Elle imprégnera toute la journée mes costume, arrière-bouche et muqueuses sinusales).

Dans la demi-obscureté, je vois s'agiter mon ami Terrier : assis sur une sellette au milieu d'une forêt de fioles, godets et brosses de toutes formes et tailles, un pinceau dans une main, l'autre enserrant un bâtonnet terminé d'une boule de chiffon, il s'affaire devant une toile représentant une madone tenant sur ses genoux un enfant dont le naturel parfait, la perfection de la forme, la hardiesse d'exécution, le *sfumato* délicat des contours ne sont pas seulement saisissants : ils m'éblouissent, ils me stupéfient, ils m'interdisent.

Oooh ! en bèle-je d'émotion.

Mais mon ami Terrier ne m'écoute pas. Il se lève, jette pinceau et appuie-main, s'enfonce dans les profondeurs de son capharnaüm. Quand je l'ai rejoint, je le vois mélanger dans une casserole fumante un fond marron juteux de pâte épaisse d'où s'embullent des micromatières grumeleuses, y ajoutant tel bouquet d'herbe extirpé d'un sac plastique, telle poudre grise épincée d'un pot en grès, y faisant écouler d'autres matières odorantes tout en répétant comme mantra des phrases incompréhensibles telles que « gras sur maigre », « siccatif flamand », « glacis au blanc de plomb », « madone au chat » ou « dame à l'hermine », crachant sur le parquet des glaviots tremblés, se tâtant le bout de la langue, puis s'acheminant vers la sellette casserole en main, se rasseyant, triturant son tableau, le chatouillant d'un long pinceau trempé du mélange bouillonnant, le frottant d'ongle et de pulpe, l'époussetant de frottis et voletis de sa mini brosette évantail, s'exclamant : « oui ! », criant : « victoire ! », répétant : « oui ! oui ! », et soudain lâchant tout, et décrétant :

- Fini !

Je regarde, constate, m'étonne : rien n'est fini au contraire. Ce qui est peint est beau, mais il manque assurément un bras à la madone, des plis à son drapé, trois doigts à sa main droite, un œil au chérubin.

Je m'en ouvre à mon ami Terrier. J'évoque le manque, pointe le creux béant de l'inachevé, l'insoutenable vertige du parcellaire, encourage à la persévérance, vais jusqu'à l'assurer d'immense célébrité s'il parvient à finir *vraiment*.

Je n'ai pas le temps d'achever mon laïus que mon ami Terrier a déjà saisi la toile, qu'il l'a crevée du poing et qu'il s'est écrié :

- Jamais ! As-tu compris ? As-tu compris *maintenant* ?

Tel est le genre de privautés que mon ami Terrier s'autorise avec le monde.